

Les Baumettes, une discrète colline niçoise



A l'ouest du centre-ville, à l'extrémité de la vaste plaine centrale de Nice se dresse une colline discrète, les pieds dans l'eau, qui recèle un patrimoine méconnu. Du XVIe au XXe siècle, la colline des Baumettes est passée de la campagne à la ville et a vu s'accumuler sur ses pentes douces un échantillon rare et concentré de toute la richesse du patrimoine architectural niçois.

UNE LONGUE TRANQUILLITE

La colline des Baumettes se trouve suffisamment éloignée de Nice (quand toute la ville tenait dans l'actuel Vieux-Nice, c'est à dire des origines au début du XIXe siècle) pour se faire longtemps discrète dans l'histoire locale. On peut cependant rappeler que son nom Baumettes vient du niçois bauma, qui signifie grotte, agrémenté du suffixe eta, un diminutif. En français, le lieu s'appelle donc les Petites Grottes. Encore faut-il préciser qu'au XVIIe siècle encore, on n'utilise que le singulier et que le quartier rural s'appelle non pas les mais la Baumette. Quant à dire ce qu'était cette grotte et où elle se trouvait, nous en sommes bien incapables aujourd'hui.

Dans le passé, il semble qu'on comprenait sous ce nom tout le versant de la colline de Saint-Philippe qui, entre le vallon de Magnan (aujourd'hui boulevard de la Madeleine) et celui de la Mantega (aujourd'hui rue Saint-Philippe), descend vers la mer. Il inclut donc un colline un peu marquée et la longue plaine côtière qui, à ses pieds, va s'élargissant d'ouest en est. Avant le XVIIIe siècle, un seul élément marquant de l'histoire niçoise y prend place : un épisode fastueux du fameux congrès de 1538.

LES BAUMETTES ET LE CONGRES DE NICE (1538)



On connaît le motif de ce congrès. Soucieux de réconcilier les deux grandes puissances catholiques de son temps, la France et l'Empire des Habsbourg, le pape Paul III Farnèse (1468-1549, élu pape en 1534) invite à Nice, en terrain neutre, dans les Etats du duc de Savoie, Charles-Quint et François Ier. Le pape y est devancé par Charles-Quint qui, dès le 9 mai 1538, entre avec sa flotte dans la rade de Villefranche et y établit sa résidence. Le 17 mai, c'est au tour de Paul III d'arriver à Nice et, comme les habitants refusèrent de le loger au Château, il s'installa hors les murs, dans le couvent des Franciscains de l'Observance (site actuel de la Croix de Marbre). Enfin après bien des tergiversations, François Ier se trouva à Villeneuve-Loubet le 31 mai. Très vite, il s'avéra que les deux princes ne voulaient pas se rencontrer. Le pape s'offrit donc de jouer les

médiateurs et proposa à François Ier une première entrevue, qui eut lieu le 11 juin dans la plaine de la Baumette. En voici le récit fait par le grand historien niçois Pierre Gioffredo (1629-1692) un siècle et demi plus tard.

UN ROI ET UN PAPE DANS LA PLAINE DE LA BAUMETTE



" D'abord arrivèrent 700 lances, qui occupèrent les collines environnant le lieu choisi pour la rencontre, d'où elles surveillaient toute la vallée. A 16 heures, un grand nombre de prélats et de nobles français commencèrent à arriver, suivis du capitaine Manès avec cent bons cavaliers, tous grecs ou macédoniens, suivis des 80 cheuau-légers du comte Guillaume. Plus loin venait le grand connétable avec le seigneur César Fregoso et une infinité de cavaliers italiens et français et M. d'Annebault, ce qui faisait en tout une unité de 400 très beaux cavaliers. Arrivèrent ensuite les lances dudit comte Guillaume, en nombre égal et en bon ordre, puis cent quinze rangs d'arquebusiers disposés sept par sept, trente-sept rangs de piquiers protégés par des cuirasses, vingt et un rangs de hallebardiers, neuf enseignes, neuf autres rangs de hallebardiers, cent cinquante rangs de piquiers disposés cinq par cinq, également pourvus de cuirasses, soixante dix-huit rangs d'arquebusiers disposés trois par trois, suivis par le comte de Nassau qui conduisait 250 hommes d'armes, ce qui faisait en tout environ mille cavaliers. Derrière eux venait une troupe de lanciers légers et les gentilshommes de la garde du roi au nombre de 200 avec 600 chevaux de grande beauté, très richement harnachés, puis le duc de Lorraine avec 100 cavaliers et un grand nombre de seigneurs français, et enfin le Dauphin, le duc d'Orléans, M. de Saint-Pol, Hippolyte d'Este, archevêque de Milan. Derrière eux venait Sa Majesté Très Chrétienne montée sur un très grand cheval, couvert de velours bleu brodé d'or. Elle était vêtue de la même couleur. Les manches et les ouvertures de ses vêtements étaient tout boutonnés d'or et de très riches bijoux. Il y avait une plume bleue sur son chapeau, identique à celle que le cheval portait sur sa têtère. Le cheval volta deux fois avec tant d'habileté que chacun en resta admiratif. C'est dans cet ordre que le roi chevauchait, avec à ses côtés les deux cardinaux, Gaspard Contarini, vénitien, et Jérôme Ghinucci, siennois, que le Pape avait envoyé à sa rencontre. Il alla ainsi jusqu'à la maison de la Baumette, où les unités d'infanterie s'étaient rangées en bataille du côté de la terre et la cavalerie dans la plaine qui s'étend le long de la plage sur la longueur d'une portée d'arbalète, s'étant réunie en un seul escadron. Suivi de ses archers, le roi s'approcha du lieu où se tenait le Pape. Deux autres cardinaux vinrent à sa rencontre, Innocent Cibo, génois, et Antoine Sanseverino, napolitain. Ils laissèrent le roi au milieu d'eux et les deux autres cardinaux marchèrent deux pas en arrière. Sa Majesté descendit de cheval et baisa les pieds du Pape à genoux. Le roi ne se releva qu'après de nombreuses invitations à le faire et garda son chapeau à la main. Trois fois, à la demande pressante du Pape, il remit son chapeau sur sa tête mais, à chaque fois, avec beaucoup de respect, il se découvrait à nouveau. Une fois les discours achevés, le roi présenta au Pape ses deux fils susnommés, c'est-à-dire le Dauphin et le duc d'Orléans. Ce dernier les accueillit avec une grande joie et affection. Puis le roi se retira dans une pièce avec Sa Sainteté et s'entretint seul à seul avec Elle durant plus de quatre heures, c'est-à-dire jusqu'à vingt-trois heures trente "

Après ce moment de gloire, les Baumettes retombèrent dans leur tranquillité rurale, régulièrement troublée par le passage des armées lorsque le duc de Savoie et ses alliés Habsbourg, ou le roi de France, assaillaient la Provence ou Nice. Ce n'est qu'au XVIIIe siècle, avec le tourisme balnéaire et hivernal, que le quartier allait réapparaître dans l'histoire et donner une belle part du patrimoine niçois.

SUR LE RIVAGE, LA VILLA FURTADO-HEINE



C'est lady Pénélope Rivers, grande dame anglaise qui, la première, fit construire en 1787 une villa de plaisance dans le quartier, dans le style néo-classique qui commence à rivaliser avec le baroque. Contrainte de la fuir en 1792, elle voit la villa confisquée et vendue à l'encan en 1800. Sébastien Grandis, un spéculateur niçois, l'achète et l'aménage pour la louer aux hivernants. Pauline Borghèse, la sœur de Napoléon, y séjournera deux fois. Durant l'hiver 1807-1808, s'ennuyant à Turin où son mari, le prince Borghèse, a été nommé gouverneur, elle mène à la villa Grandis un luxueux train de vie. Se plaignant que les sonnailles des mulets passant route de France gênent son repos, elle obtient du préfet Dubouchage qu'il interdise aux meuniers de " laisser partir de chez eux aucun de ces animaux avec sonnettes ou grelots ". En 1813, la fantasque princesse retrouve la villa, mais le temps n'est plus à la fête. Elle la quitte définitivement en mars 1814.

En 1809, Marie-Louise de Bourbon-Parme, privée de son royaume d'Etrurie et contrainte à l'exil par Napoléon séjourne aussi à la villa Grandis. Son fils, le futur Louis II duc de Parme, y revint à son tour après l'Unité italienne et y mourra en 1883. Rachetée après la Restauration par le banquier niçois francophile Auguste Carlone, la villa Grandis change encore une fois de propriétaire en 1883 au bénéfice de Cécile Furtado-Heine, riche fille et veuve de banquier. Enfin, en 1895, cette dernière l'offre à l'armée pour y établir une maison de repos pour les officiers, ce qu'elle est encore. Non loin de là vécut Marie Bashkirtseff, cette artiste russe qui entama une belle carrière de peintre avant d'être fauchée par la tuberculose en 1884, à peine âgée de vingt-six ans. Son " Journal ", émouvant témoignage de sa brève vie niçoise et parisienne est un témoignage remarquable sur la société de son temps.

SUR LA COLLINE, TROIS FOLIES BELLE-EPOQUE



En 1878, séduite par la beauté du site, la princesse ukrainienne Elisabeth Kotschoubey fait acheter un vaste terrain où elle fait élever une splendide demeure inspirée par des palais néo-classiques de Saint-Pétersbourg. Elle la vend en 1883 à un couple d'Américains, les Thompson, qui chargent l'architecte Constantin Scala de terminer les travaux. Après en avoir fait un haut lieu mondain de la ville, les Thompson cèdent la villa et son terrain à un promoteur en 1922, lequel lotit le terrain et rétrocède la demeure à la ville. En 1928, la municipalité y installe donc son nouveau musée des Beaux-Arts. Le style néo-classique des origines, entremêlé aux goûts éclectiques des temps qui suivent produit un effet architectural intéressant. Plus fantasques sont les deux châteaux néo-gothiques établis plus loin sur la colline. Au nord, le château La

Tour est érigé par l'architecte Danski au milieu du XIXe siècle pour la famille Audiffret. Puis il est transformé en 1887 en édifice pseudo-médiéval, avec des éléments mauresques dans le goût du temps par son nouveau propriétaire, le comte Caravadossi d'Aspremont, personnalité de la vie mondaine niçoise de l'époque. A l'ouest, le château des Ollières, moins sévère, est aussi bâti sur une demeure du milieu du XIXe siècle " gothiciquée " par l'architecte russe Dettloff en 1880, sur commande du prince Lobanov-Rostorski, familier du tsar Alexandre II. Tous deux sont aujourd'hui des propriétés privées.

RETOUR VERS LA MER AVEC LES ANNEES FOLLES



L'extension de la ville vers l'ouest le long de la promenade des Anglais multiplie, après la seconde Guerre Mondiale, les occasions d'innovation architecturale. C'est ainsi que se côtoient deux importants bâtiments aux vocations opposées.

L'immeuble d'habitation " Gloria Mansions " (125 rue de France, 1934), de l'architecte Garabed Hovnanian est, par sa façade et le soin de sa décoration intérieure (cage d'escalier, ferronneries, mosaïques, vitraux, etc.), un des témoignages les plus remarquables du style Art déco à Nice. Quant au Centre Universitaire Méditerranéen (1935), d'une architecture très classique, il est un établissement à vocation universitaire fondé par Jean Médecin, maire de Nice de 1928 à 1965, avec pour ambition, sous la houlette de son administrateur Paul Valéry, d'accroître le rayonnement culturel de Nice en Méditerranée comme en témoigne la fresque de Bouchon dans le grand amphithéâtre. Ainsi, dans cet espace restreint se côtoient les témoignages de trois siècles d'histoire architecturale de Nice.